

José Luis Arráez

Université d'Alicante (Espagne)

Topographie de la mémoire de la Pologne dans *Un monde sur mesure* de Nathalie Skowronek

Aristote, pour qui « la mémoire est toujours accompagnée de la notion du temps¹ », priorise et désigne la fonction spécifiquement temporalisante de la mémoire, en la qualifiant comme l'essence même de cette dernière. Nathalie Skowronek fait sienne l'assertion du Stagirite dans *Max, en apparence*² et *Un monde sur mesure*³. Dans ces deux ouvrages d'inspiration autobiographique, la mémoire et le temps soutiennent des intrigues, où l'Histoire est au cœur des motivations et des émotions de leur narratrice. Par le biais de leur mémoire, la romancière conduit ses lecteurs vers la Pologne de ses ancêtres à une époque révolue, avant que la Seconde Guerre mondiale ne recouvre de cendres ses cieux.

Nous laisserons de côté *Max, en apparence*, où Nathalie Skowronek accomplit un formidable travail de mémoire et de recherche sur Max, son énigmatique grand-père revenu des camps, pour nous concentrer sur *Un monde sur mesure*, finaliste du Prix Rossel 2017 et considéré par Joseph

1 Aristote, *De la mémoire et de la réminiscence*, trad. de Jules Barthélémy-Saint-Hilaire, Paris, Ladrangé, 1866, 449a 15.

2 Nathalie Skowronek, *Max, en apparence*, Paris, Arléa, 2013.

3 Eadem, *Un monde sur mesure*, Paris, Grasset, 2017. Dorénavant, les références à ce roman seront indiquées entre parenthèses dans le corps du texte au moyen de l'abréviation *MsM* suivie du numéro de page.

Duhamel comme « une subtile réflexion sur la transmission et le rapport à l'avenir⁴ ».

Un monde sur mesure, dont seul le titre renvoie au retentissement des vieilles machines à coudre en provenance des ateliers traditionnels de couture, constitue un récit intimiste mêlant passé et présent, qui se révèle à la fois le témoignage d'une culture et un hommage à sa famille. La romancière « tisse », à travers la voix de la narratrice, l'histoire de ses aïeux, Juifs ashkénazes, et plus spécialement de Lili, son aïeule paternelle, avant sa fuite de Pologne et dès son installation à Charleroi; de même, la narratrice accorde une attention particulière dans son récit à la destinée de leurs descendants dans le pays d'accueil. Ses aïeux partiront de « La Terre des Champs », méconnaissant la langue et les coutumes du « Plat Pays ». Dans le pays d'accueil, une terre d'espoir et de chances, ils semèrent la graine d'une nouvelle génération de Belges d'origine judéo-polonaise. Avec le regard tourné vers l'avenir, ils laissèrent derrière eux leur foyer et leurs proches. Ils n'emportèrent avec eux que les quelques effets personnels qui rentraient dans leurs malles, essayant de faire de la place à quelques aiguilles, des dés et des fils à coudre; seuls les plus favorisés partirent de chez eux avec une machine à coudre. Cependant, parmi leurs « effets personnels », le plus précieux d'entre eux fut sans aucun doute le savoir-faire propre au métier de tailleur; plus qu'un bien matériel, « un savoir » transmis d'une génération à l'autre, leur permettant de recommencer une nouvelle vie, brisée seulement quelques décennies plus tard par la déportation de leurs enfants au pays des origines. À cet égard, Delphine Horvilleur établit que « Plus facilement transportable, la couture est l'artisanat de celui qui doit pouvoir tout quitter et prendre la route, avec quelques morceaux de tissu, des ciseaux, du fil et des patrons⁵ ». De son côté, comme en témoigne la narratrice :

On envisageait la machine à coudre, ou plus modestement une aiguille et du fil, comme le bagage que l'on prendrait avec soi en toutes circonstances, régulièrement les plus mauvaises. Il était celui qui permettrait de se remettre en selle, ici ou ailleurs (*MsM*, 14–15).

4 Joseph Duhamel, « Un monde sur mesure, de Nathalie Skowronek », *ActuaLitté*, <https://www.actualitte.com/article/livres/un-monde-sur-mesure-de-nathalie-skowronek> (consulté le 31 mars 2020).

5 Delphine Horvilleur, *En tenue d'Ève. Féminin, pudeur et judaïsme*, Paris, Grasset, 2013, p. 175.

Le *shmattè*, mot d'argot yiddish désignant un vieux chiffon, une loque, puis évoquant le métier de tailleur et de la confection dans le Yiddishland, devient le fil conducteur de la narratrice dans sa reconstruction de la mémoire familiale intimement liée à la Pologne. Toutefois, en amorçant la reconstruction de l'histoire familiale, elle entame également la reconstruction d'une histoire collective qui « est dans le *shmattè* », celle des tailleurs et des confectionneurs juifs originaires de Pologne, installés en Belgique.

Sur la base des dimensions cognitive et sémantique, nous nous proposons d'analyser le discours sur la Pologne dans *Un monde sur mesure*. Autrement dit, en recourant aux possibilités métaphoriques que nous offre le terme « topographie », nous lèverons « la carte de la mémoire » de la Pologne dans cette autofiction. Cet objectif nous permettra également de réfléchir sur l'imbrication entre l'Histoire et la mémoire dans un récit de vies consacrées au *shmattè*, de bonheurs et de souffrances qui s'égrènent au fil du temps.

À cette fin, nous introduirons essentiellement les réflexions du sociologue Maurice Halbwachs à propos de la dialectique entre la mémoire individuelle et la mémoire collective. D'autre part, nous estimons intéressant d'incorporer les travaux du philosophe Miguel de Unamuno concernant l'intrahistoire, puis ceux de l'historien italien Carlo Ginzburg au sujet de la micro-histoire. Finalement, le désir de faire une place à la mémoire affective dans le discours de la narratrice nous permettra d'introduire Théodule Ribot.

Dimension sémantique : de quoi se souvient la narratrice ?

Dans *Max, en apparence*, la mémoire sémantique de la narratrice concernant la Pologne combine à parts égales des données issues de la littérature scientifique avec des informations tirées d'un ensemble de témoignages écrits et oraux⁶. En revanche, celle de la narratrice d'*Un monde sur mesure* ne recourt qu'à un point de vue externaliste. Autrement dit, les principales sources d'information qui façonnent son discours sur la Pologne proviennent essentiellement du témoignage de ses proches. Nous soulignerons tout spécialement celui de Lili, premier maillon reconnaissable d'une « longue lignée d'artisans-confectionneurs-vendeurs de *shmattès* » (*MsM*, 42).

6 Nous renvoyons à ce sujet à notre article « Mémoire et intertexte dans la littérature de la 3^e génération de la Shoah : *Max, en apparence* de Nathalie Skowronek », *Textyles*, n° 57, 2019, p. 173–184, <https://doi.org/10.4000/textyles.3695>.

Ponctuellement, Nathalie Skowronek accorde dans son roman une place significative à la mémoire intellectuelle⁷ de la Pologne au moyen de l'essai *Le Savoir-déporté: camps, histoire, psychanalyse* (2004) d'Anne-Lise Stern (*MsM*, 17); des romans *Voyage en Pologne* (1925) d'Alfred Döblin (*MsM*, 27–28), *Les Raisins de la colère* (1939) de John Steinbeck (*MsM*, 29), *Récits d'Ellis Island* (1980) (*MsM*, 32) et *Les Choses* (1965) de Georges Perec (*MsM*, 32, 113), de l'article « Des shmattès à Auschwitz » d'Henry Bulawko⁸ (*MsM*, 16–17); et de la pièce de théâtre *L'Atelier* de Jean-Claude Grumberg (*MsM*, 135). La romancière greffe ces ouvrages dans le discours de la narratrice par le biais de la métatextualité.

L'histoire officielle de la Pologne de la première moitié du XX^e siècle, sa « Grande histoire », plane constamment sur le récit; particulièrement la période allant des années vingt⁹ à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cependant, c'est plutôt l'intrahistoire qui occupe une place essentielle dans la mémoire sémantique de la narratrice.

Sur ce dernier point, il s'avère intéressant d'introduire certaines spécificités relatives à la notion d'intrahistoire telle qu'Unamuno la considère dans son essai *En torno al casticismo* (1902)¹⁰. Cette notion permettra notre « empiètement » sur les souvenirs de la narratrice autour de la Pologne et du *shmattè*. En partant du principe que la majorité de la population est directement ou indirectement touchée par les événements historiques, Unamuno estime que l'Histoire doit également s'intéresser aux histoires que ses acteurs périphériques, n'aspirant pas au titre de héros, ont inconsciemment vécues. Dans le sens de ce qui vient d'être dit, nous citerons Unamuno :

7 Nous utilisons le terme « mémoire intellectuelle » dans le même sens que Régine Robin dans *Le Roman mémoriel*: « La reconquête identitaire est mémoire, mémoire reconstruite, mémoire intellectuelle en même temps qu'affective. Si elle participe de la mémoire savante par son travail d'érudition et de reconstruction, elle a partie liée avec les enjeux de la mémoire collective ». Voir Régine Robin, *Le Roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil/Montréal, Le Preambule, 1989, p. 109.

8 Henry Bulawko, « Des 'shmattès' à Auschwitz », dans Céline Masson (dir.), *Shmattès. La Mémoire par le rebut*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007, p. 159–161.

9 D'après Jean-Philippe Schreiber, dans les années 1920 débute une vague d'immigration de Juifs polonais qui, fuyant la misère et l'antisémitisme, s'installe en Belgique, principalement à Charleroi. Voir Jean-Philippe Schreiber, *L'Immigration juive en Belgique du Moyen Âge à la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, p. 13.

10 *En torno al casticismo* (1902). Publié en français sous le titre *L'Essence de l'Espagne. Cinq essais* (trad. de Marcel Bataillon, Paris, Gallimard, 1967).

Les vagues de l'histoire, avec leur rumeur et leur écume qui reflète le soleil, roulent sur une mer continue, profonde, beaucoup plus profonde que la cape qui ondule sur une mer silencieuse et au bout de laquelle jamais n'arrive le soleil. Tout ce que racontent chaque jour les journaux, l'histoire tout entière du « moment présent historique », n'est que la surface de la mer, une surface qui se gèle et qui cristallise dans les livres et les registres [...]. Les journaux ne disent rien de la vie silencieuse de millions d'hommes sans histoire [...]. Cette vie intrahistorique, silencieuse et continue comme le fond de la mer, est la substance du progrès, la véritable tradition¹¹.

Sur la base d'une version minimaliste des événements sociaux, et en reliant l'Histoire à l'étude de la vie quotidienne, il introduit la notion d'intrahistoire pour désigner les comportements habituels des citoyens et leurs émotions. Dans ce sens, il existe une coïncidence avec la notion de micro-histoire développée par Carlo Ginzburg¹². Dans un article en collaboration avec Carlo Poni, l'historien établit qu'« il faut [...] préciser qu'une enquête micro-historique ne se restreint pas au décantage des archives et des documents conservés dans les bibliothèques, mais elle exige aussi de s'intéresser aux paysages, aux formes urbaines, aux gestes quotidiens¹³ ». Pour Ginzburg, le fait historique n'est pas la fresque monumentale mythifiant les héros traditionnels de l'Histoire, c'est plutôt l'étude de la « culture des classes subalternes¹⁴ ». La corrélation des idées des deux auteurs devient alors un moyen de comprendre la culture du *shmatte* chez la narratrice. À ce sujet, sa confiance nous semble très pertinente :

[...] je venais de là, nos magasins étaient ici, en dire plus était inutile, on laissait cela aux historiens, aux « intellectuels », ils nous intéressaient peu, pas les mêmes soucis, pas les mêmes manières, on ne voyait pas ce qu'il pouvait y avoir de commun entre leur monde à eux et notre vie à nous. (*Msm*, 12).

À travers les micro-histoires léguées par sa famille et ses proches, la narratrice devient la légataire de l'intrahistoire de la Pologne – en l'occurrence,

11 Miguel de Unamuno, *L'Essence de l'Espagne*, op. cit., p. 38–39.

12 Voir Carlo Ginzburg, *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del Cinquecento*, Turin, Einaudi, 1976. Ouvrage publié en français sous le titre *Le Fromage et les vers. L'Univers d'un meunier frioulan du XVI^e siècle*, trad. de Monique Aymard, Paris, Aubier, 1980.

13 Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », *Le Débat*, 1^{er} janvier 2011, n° 17, p. 133.

14 Carlo Ginzburg, « Avant-propos », dans *Le Fromage et les vers*, op. cit.

leur résidence, émigration, déportation et « retour à la vie », uniquement pour certains – *via* tout ce qu'évoquerait le *shmattè*, un « mot-matière¹⁵ » dont la signifiante coule dans les veines des Juifs ashkénazes. Comme le confesse la narratrice : « le monde des *shmattès*, était notre seule patrie. [...] J'étais reliée de l'intérieur, cela relevait d'un marquage de notre ADN » (*MsM*, 30).

Le discours sur la Pologne de la narratrice se construit autour des axes suivants : le pays *per se* (*MsM*, 27, 30, 59) ; Varsovie (*MsM*, 34) ; des espaces publics (les rues [*MsM*, 29]) et privés, tel que l'appartement de Lili à Varsovie, où elle « s'imprènera » du métier de son père, entourée de rouleaux de tissus, de boîtes d'épingles et d'autre matériel de couture, (*MsM*, 34) ; le *shtetl* familial (*MsM*, 13, 28, 29, 35, 89), symbole, parmi d'autres, du savoir-faire du tailleur juif humble entouré de ses *shmattès* ; des camps nazis (Auschwitz-Birkenau [*MsM*, 39, 40, 42, 84, 130], Jawischowitz [*MsM*, 86] et Treblinka [*MsM*, 34]), où les déportés étaient surnommés des « *shmattès* » (*MsM*, 16–17) ; et finalement, autour de la question de l'identité juive en Pologne, de leur vie prospère ou non à la capitale ou en province, à savoir dans les *shtetls* d'avant-guerre.

Les micro-histoires contées par la narratrice et « servant de décor » à la « Grande Histoire » contiennent des épisodes concernant la vie traditionnelle et courante des Juifs ashkénazes consacrés au *shmattè*. Mais, sans doute, le plus important tient au fait que ces micro-histoires léguées de génération en génération renferment les émotions des hommes et des femmes du *shmattè* – près ou loin de la Pologne – face à leur vie et survie individuelle et collective. Comme l'évoque la narratrice :

Je le tenais de ces légendes qui se racontent dans les familles, on ne sait plus d'où ça vient ni de qui, l'objet lui-même a cessé depuis longtemps d'exister, mais le souvenir, lui, persiste. Il est à ranger avec les récits de ces moments où, à la tombée de la nuit, parfois bien après, sous les yeux des enfants, les parents recouvraient d'un drap les tables de travail, plus tard les machines à coudre, transformant pour quelques heures l'atelier de confection en chambre à coucher. (*MsM*, 14)

Dimension cognitive : qui se souvient ?

Dans ce regard rétrospectif jeté par la narratrice, l'imbrication entre l'Histoire et la mémoire de la Pologne est inévitable. Au cœur de la narration

15 Michel Nedjar, « Ma grand-mère... et ses *shmattès* », dans Céline Masson (dir.), *Shmattès. La Mémoire par le rebut*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007, p. 37.

coexiste la mémoire de quatre générations de femmes contenant les micro-histoires d'une famille et d'un métier « liés par le sang » au *shmattè* et à la Pologne: celle de la narratrice homo- et intradiégétique – la seule à prendre la parole *per se* et visible –, la mémoire que son arrière-grand-mère (Lili) légua à sa grand-mère (Rayele), qui à son tour la céda à sa mère (alias Tina), qui, au moment voulu, la transmet à sa fille (la narratrice). Nous parlerons donc d'une « transfusion¹⁶ » des souvenirs, suivant la théorie de Jean-Claude Rouchy, étant donné que les membres des différentes générations fusionnent autour du *shmattè*.

La mémoire de la narratrice constitue donc le dernier maillon d'une chaîne où chaque « chaînon généalogique¹⁷ » est accroché à la génération antérieure et permettra son accrochement à la génération suivante.

Cette considération nous conduit inéluctablement à la querelle sur la nature individuelle ou collective de la mémoire. À savoir, la mémoire de la narratrice est-elle personnelle, privée et interne ou, au contraire, est-elle sociale ? Autrement dit, la narratrice est-elle la propriétaire de ses souvenirs ou bien ceux-ci appartiennent-ils au groupe social dont elle dépend ? Nous éluciderons ce dilemme par le biais des théories de Maurice Halbwachs et de Paul Ricœur portant sur la question de la production et de l'évocation des souvenirs, théories dont nous offrirons un bref rappel des principaux arguments.

Maurice Halbwachs soutient que la mémoire est directement liée à l'entité collective appelée groupe ou société. Pour le sociologue français, la mémoire possède un caractère social :

Tout souvenir, si personnel soit-il, même ceux de pensées et de sentiments inexprimés, est en rapport avec tout un ensemble de notions que beaucoup d'autres que nous possèdent, avec des personnes, des groupes, des lieux, des dates, des mots et formes du langage, avec des raisonnements aussi et des idées, c'est-à-dire avec toute la vie matérielle et morale des sociétés dont nous faisons ou dont nous avons fait partie¹⁸.

Par conséquent, l'existence d'une mémoire individuelle pure est inadmissible. Selon Halbwachs, les souvenirs les plus significatifs se produisent

16 Jean-Claude Rouchy, « Transmission intergénérationnelle dans le groupe d'appartenance », *Dialogue*, vol. 186, n° 4, 2009, p. 149–160.

17 Kerenn Elkaïm, « La machine à coudre et la question juive », *L'Arche*, n° 665, 2017, p. 104.

18 Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 169.

dans les espaces les plus fréquentés par la communauté. De ce fait, les cadres collectifs les plus pertinents impliqués dans la construction de la mémoire sont la famille, la religion et la classe sociale. Les individus articulent ainsi leur mémoire en fonction de leur appartenance à une famille, à une religion ou à une classe sociale particulière. De même, Halbwachs considère que, lorsqu'un sujet reconstruit ses expériences vitales situées dans un passé lointain, il récupère des contenus mnésiques jamais perçus auparavant qui ne font pas partie de son expérience personnelle, car ce ne sont que des extraits appartenant à des histoires collectives en vigueur.

Il convient de noter que de ce point de vue, la mémoire individuelle n'est pas inconnue ; cependant, elle ne peut être possible qu'en tant que produit collectif. Selon Halbwachs, « si la mémoire collective tire sa force et sa durée de ce qu'elle a pour support un ensemble d'hommes, ce sont cependant des individus qui se souviennent, en tant que membres du groupe¹⁹ ». En ce sens, il existe la possibilité d'une mémoire que nous pourrions appeler individuelle, qui dépendrait aussi d'un enjeu social, compte tenu de ce qui précède. En fait, nous ne nous souvenons pas tous des événements de la même manière. Nous constatons donc que, normalement, dans une narration fruit de la mémoire, chaque individu met l'accent sur un aspect déterminé, en fonction de son intérêt propre. Sous ce rapport, la mémoire provient également d'un ensemble de points de vue, qui à leur tour composent la mémoire collective. On peut donc constater la possibilité d'une mémoire individuelle, qui intègre la mémoire collective. Selon cette considération, faire de la mémoire n'est possible qu'à partir de l'articulation sociale. À ce sujet, Halbwachs soutient :

Nous dirions volontiers que chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective, que ce point de vue change suivant la place que j'y occupe, et que cette place elle-même change suivant les relations que j'entretiens avec d'autres milieux. Il n'est donc pas étonnant que, de l'instrument commun, tous ne tirent pas le même parti. Cependant lorsqu'on essaie d'expliquer cette diversité, on en revient toujours à une combinaison d'influences qui, toutes, sont de nature sociale²⁰.

Tout au long de sa narration autour de la mémoire de la Pologne, de la vie, de la survie et de la mort en Pologne, du pays de départ et d'arrivée, nous constatons que le discours de la narratrice se dessine autour d'une

19 Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 94–95.

20 Ibid., p. 95.

mémoire sociale acquise. Dans ce sens, nous mettrons en relief l'usage fréquent du pronom indéfini « on ». Dans cette perspective, sa mémoire de la Pologne possède un caractère partagé, car ses soi-disant souvenirs personnels seraient en fait des constructions sociales, comme il est possible de le constater dans l'extrait suivant : « Cette figure du tailleur juif la plus familière entre toutes, on savait qu'elle nous avait précédés, quelque part, plus haut dans la lignée » (*MsM*, 13). Ce « on » se rapporte au groupe social où elle s'inscrit, étant donné qu'elle se souviendra des lieux, des personnes et des dates, sous un aspect extérieur.

Son évocation de la Pologne se trouve ainsi imprégnée d'un ensemble d'idées collectives redevables au contexte familial, religieux et social car, en réalité, quand elle se souvient de la Pologne, elle se rappelle vraiment des souvenirs qui lui ont été transmis par d'autres au fil des générations, fondamentalement par Lili, Raye et Tina. La narratrice se souvient donc des charges sémantiques laissées sur elle par la mémoire « balagan » du *shmattè*. Comme elle le souligne : « Cela fait partie de ces données qui se transmettent dans les familles sans qu'on s'en rende tout à fait compte, ce savoir qu'on ressasse, et qui enferme aussi » (*MsM*, 28). Sa mémoire est en conséquence inconsciemment dépositaire des pensées collectives qui l'accompagnent.

Sa mémoire « plonge » à tel point dans les abîmes du temps pour « s'immiscer » dans la mémoire d'autrui, qu'elle avoue : « on ne distingue plus ce qui relève du vrai ou du mythe » (*MsM*, 12). Il se peut effectivement que mythe et réalité se confondent dans l'esprit de la narratrice, mais nous estimons plus précise et plus proche de cette réalité l'idée d'un continuum entre les deux pôles. Pour les hommes et les femmes du Yiddishland, le *shmattè* constitue non seulement le témoignage d'une image du passé, mais aussi un instrument permettant de percevoir l'un des aspects « sacrés » de leur culture, puisqu'ainsi que Michel Gad Wolkowicz le suggère, « *shmat-tès* serait le topos d'une mémoire – mémoire inconsciente qui serait bien chaque fois construction singulière toujours en transformation d'un passé anachronique²¹ ».

D'autre part, nous considérons que la mémoire sociale est compatible avec la mémoire affective, ce qui nous rapproche de la « mémoire de sentiment » de Stendhal, de la « mémoire involontaire » de Proust, mais également de la « mémoire affective » de Jean Paulhan, Henri Bergson, Théodule Ribot et Paul Sollier, parmi d'autres écrivains et philosophes. Nous nous pencherons sur ce dernier, dont les recherches couvrent également

21 Michel Gad Wolkowicz, « Ouverture: Shmattès, un chant retrouvé », dans Céline Masson (dir.), *Shmattès. La Mémoire par le rebut*, op. cit., p. 77.

la mémoire sémantique. Sollier distingue deux sortes de mémoires : l'une qui est volontaire et se trouve toujours prête à agir, l'autre qui est involontaire et constitue une représentation pure. La mémoire involontaire associe le souvenir d'un moment à son contexte précis et à l'état même du sujet :

Le souvenir qui se forme en moi de cet objet n'est donc pas en réalité constitué par les seules impressions qui en émanent, mais par les impressions concomitantes. Les images de l'objet tiendront sans doute dans ce tableau la place principale, mais non la seule. Je pourrai plus tard ne me représenter nettement qu'elles, de même que je n'ai guère perçu consciemment qu'elles ; mais en réalité c'est toute ma personnalité qui surgira [...] La mémoire nous apparaît comme la reviviscence d'états de personnalité anciens²².

Suivant les réflexions de Ribot, la reconstruction de la mémoire de la Pologne liée au *shmatte* s'effectue chez la narratrice non seulement par le biais de la micro-histoire et de la mémoire intellectuelle, mais aussi par sa mémoire affective, autrement dit, moyennant toutes les émotions que ce mot fait revivre dans son esprit. De cette façon, l'évocation du *shmatte* entraîne un étalage d'émotions partagées entre l'avant et l'après-Shoah : la joie concernant un passé lointain vécu en paix, la tristesse pour tous et tout ce que la Catastrophe anéantit, la peur et la colère enracinées dans l'esprit à cause de l'incontournable réalité historique.

À cet égard, le *shmatte* ressuscite des émotions telles que la joie et la tristesse, liées à l'image de l'atelier du tailleur juif du shtetl polonais expatrié. De surcroît, la narratrice relie le passé légendaire de sa famille avec son passé le plus proche :

On connaissait ces descriptions d'intérieurs aux sols jonchés de bouts de tissus et de bobines de fil, ce nécessaire de couture qui survivait aux massacres et semblait renaître de ses cendres, ces gestes ancestraux d'épingles glissées entre les lèvres comme si elles tenaient toutes seules, de ciseaux se manipulant sans même avoir à passer les doigts dans les poignées (*MsM*, 13).

Pareillement, le *shmatte* éveille également des émotions associées à la persécution, la fuite et l'exil chez les victimes de l'antisémitisme : la peur, une émotion qui accompagne l'expatrié depuis sa persécution jusqu'à

22 Paul Sollier, *Le Problème de la mémoire. Essai de psycho-mécanique*, Paris, Ancienne librairie Gekuek Baillière, 1900, p. 68–69. Document consultable sur le site gallica.bnf.fr

l'arrivée dans le nouveau pays, et qui se conjugue avec la joie ressentie en raison des attentes liées à un nouveau projet personnel et familial ; la colère, déclenchée par le sentiment d'injustice ; la tristesse, liée aux sentiments d'impuissance en raison de la séparation de la famille et des proches ; la surprise, provoquée par le bouleversement du dépaysement. À ce propos, nous attirerons l'attention sur la confession suivante de Wolkowicz, « C'est un mot [le *shmattè*] qui touche au cœur, un mot identifiant l'interlocuteur. Il porte chez ceux qui le connaissent les traces de la misère du shtetl, mais aussi de l'étude, de la déportation, la confection, l'humour, et toute une culture magnifique, littéraire, politique, linguistique, musicale²³ ».

À ce sujet, nous citerons la narratrice dont les propos relayent une grande prise de conscience autour de ce sujet poignant :

Il court, il court, le furet. Qui court ? Qui fuit ? Pas moi. La figure du Juif errant n'est pas la mienne [...]. Mais je la perçois, cette figure, en filigrane, chez qui en a hérité. Je sais à quoi elle ressemble. Je sais pourquoi ce sont les mots d'une poétesse juive qui accueillent les migrants, étrangers, demandeurs d'asile aux portes des États-Unis. « Donnez-moi vos pauvres, vos exténués, le rebut de vos rivages surpeuplés. » On comprend dans un même mouvement l'inquiétude juive de ceux qui ont beaucoup eu à voyager, et cette évidence que rien ne ressemble plus à un émigré qu'un autre émigré. Cela faisait-il de nous (d'eux, de moi, des autres) des cœurs prêts à fondre chaque fois que la détresse se montrait à nos yeux ? (*MsM*, 31)

Pour finir, nous aborderons la présence du yiddish dans le discours de la narratrice, dont la seule prononciation renvoie au Yiddishland, aux shtetls polonais des origines familiales, avant leur destruction par l'Allemagne nazie lors de la Seconde Guerre mondiale. Comme l'affirme Céline Masson, « Le yiddish n'est pas une langue mais une voix de mémoire, une voix venue du plus profond de la nuit²⁴ ». Les termes yiddish introduits concernent directement ou indirectement le *shmattè* et son commerce : *gesheft* (une petite affaire [*MsM*, 47]), *draaï* (transaction commerciale mineure [*MsM*, 112, 165]), *shintk* (mauvais coup [*MsM*, 112]), *shmatte dig* (production bon marché [*MsM*, 131]). Ce langage spécifique constitue une langue affective qui lui a été transmise via les descendants de la première

23 Michel Gad Wolkowicz, « Ouverture : shmattès, un chant retrouvé », dans Céline Masson (dir.), *Shmattès. La Mémoire par le rebut*, op. cit., p. 66.

24 Céline Masson, « Des imperméables pour se protéger du mauvais vent », dans Céline Masson (dir.), *Shmattès. La Mémoire par le rebut*, op. cit., p. 36.

génération de juifs polonais exilés à Charleroi. Il s'agit d'une seconde langue établissant un rapport intime avec sa famille, ses origines et leur métier. En revivant cette langue sentimentale, évocatrice d'un passé disparu, elle s'imprègne d'un pays perdu et d'une identité exclue.

Le domaine de la mémoire de la narratrice concernant la Pologne s'est révélé aussi hilarant que douloureux, en raison des événements qui le composent. Nous avons situé notre trépied au noyau de la troisième génération de la mémoire d'exilés juifs polonais en Belgique, auquel nous avons couplé notre « niveau de chantier » particulier, le *shmattè*, un mot qui désigne à la fois le métier de tailleur et des fripes, mais qui, plus généralement, renvoie à toute une partie de la culture ashkénaze. À travers le *shmattè*, transformé en dispositif privilégié de visée, nous avons mesuré et déterminé les différentes « hauteurs » de la mémoire, voire la portée de la mémoire de la Pologne dans l'esprit/âme de l'arrière-petite-fille de Lili.

Nous avons pu constater que la mémoire de la Pologne de l'arrière-petite-fille de Lili relève plusieurs « hauteurs », dont le niveau le plus bas, sur lequel repose entièrement sa mémoire, est le *shmattè*, constitué de toutes les questions liées à la tradition du tailleur ashkénaze, à son histoire, ses valeurs, ses idéaux et sa mythologie.

Sur ce premier niveau prend place et s'étend la mémoire de la Pologne, constituée de l'ensemble des témoignages personnels sur un pays, celui des origines, où un nombre important de membres de la famille ont été victimes de l'antisémitisme.

Il s'agit finalement d'un domaine appartenant à ce que l'on pourrait appeler globalement les *stimuli sensoriels*, qui seraient conservés dans la mémoire de ses proches, qui lui ont été légués et qui restent associés à des émotions contradictoires et puissantes. Il s'agit fondamentalement d'émotions associées à la mythologie forgée autour du *shmattè*.